

« L'interprète » est un drame judiciaire centré sur la transformation du protagoniste, Alexis, allié à une intrigue poétique d'émancipation : la quête de conscience d'Alexis (qui suis-je ?) en parallèle à la mort injuste de Zoé, la victime de l'erreur médicale.

Jeune avocat, Alexis s'est lancé à l'aveugle dans une vie carriériste pour faire plaisir à son père et apaiser ses angoisses de précarité. Ce faisant, Alexis a opprimé ses propres désirs. Il a adopté une vie, des valeurs et des vérités sans oser les remettre en cause. Jusqu'au jour où il en prend conscience et se transforme pour incarner la figure du « héros contestataire ».

Après la découverte de l'injustice qui frappe la famille Zorbakis, Alexis (moitié grecque) se pose la question de savoir quelle vie il veut mener, quelles valeurs il veut défendre. Au fil des obstacles, il cesse de se montrer lâche et prend position pour les Zorbakis, une famille grecque en quête de justice, humiliée par l'insistance des professionnels de la justice à leur refuser une indemnité digne pour la perte de leur fille des suites d'une erreur médicale.

Dans sa quête de justice et de vérité, Alexis affronte Loïc, un avocat de quelques années son aîné, un adversaire qui est son contraire et son égal à la fois. Son égal en intelligence, ambition, ruse et aptitude professionnelle. Son contraire en ce qu'il semble prêt à tout pour le profit. Comme Alexis, Loïc parle grecque car il a passé son adolescence en Grèce, lorsque son père y était en poste. Ce hasard tiré de la réalité renforce la tension entre les antagonistes. Car chacun connaît les deux mondes culturels qui s'opposent dans « L'interprète » et peut en user, à bon escient, ou pas.

Mais au-delà des particularités nationales, « L'interprète » raconte une histoire universelle : celle de l'évolution d'un homme au travers d'un affrontement de valeurs. Ainsi, à l'intérêt privé et l'individualisme forcené, Alexis va préférer l'humanisme et la générosité. La solidarité.

LIBREMENT INSPIRÉ D'UNE HISTOIRE VRAIE

En 2012, j'étais l'interprète au procès d'un couple de Crétois, un « petit pensionné » et une « mère au foyer ». Ils avaient perdu leur fille quelques années auparavant à cause d'une erreur médicale survenue en Belgique. C'est alors que j'ai appris qu'en Belgique, plus de 2.000 personnes par an meurent d'une erreur médicale. La troisième cause de mortalité dans notre pays après les incidents cardiovasculaires et le cancer.

Leur fille de 28 ans avait émigré quelques années auparavant dans l'espoir de trouver une vie meilleure dans notre pays, en Belgique. Je l'ai surnommée Zoé ; en grec, « la vie ».

Après deux ans sans emploi en Crète, Zoé avait enfin retrouvé un travail en Belgique. Un travail à la hauteur de ses qualifications, de son diplôme. Elle retrouvait aussi son fiancé (Peter), mettant fin à une longue relation à distance. Par la même occasion, elle devenait le principal soutien financier de sa famille restée en Crète, sous le coup de l'austérité consécutive à la « crise de la dette ».

L'affaire « Zorbakis » (adaptation du nom de la famille) posait la question de la responsabilité en cas d'erreur médicale. La personne morale (l'hôpital) était pénalement responsable de la bonne organisation et du respect des règles de protection des patients par le personnel soignant (personnes physiques). Elle posait aussi de nombreuses questions sur la privatisation du système de santé et ses dérives : restrictions budgétaires, heures supplémentaires, pression au travail, réductions de personnel, chantage à l'emploi.

Au procès pénal, en tant qu'interprète, j'ai eu à traduire à ses parents que :

« Personne n'est condamné. Les casiers judiciaires resteront vierges, car c'est la première fois qu'une erreur survient dans ce service (d'hôpital) ... »

Pour les parents de Zoé, c'était une fois de trop.

Au civil, j'ai eu à leur traduire une question de droit international européen :

« Les critères d'indemnisation s'inspireront de la loi belge » et non la Grecque, le pays où ils vivent et subissent les conséquences morales et matérielles de leur drame.

Des conclusions de la partie adverse, j'ai dû traduire que :

« *Nous ne sommes pas ici pour payer le shopping de la famille à Bruxelles* ». Pour contester les cinquante euros pour la tenue funéraire crétoise de leur fille.

Enfin, le verdict : indemnisation de la famille et du fiancé de la victime à concurrence de trente-sept mille euros. Contre plus de deux millions d'euros, sur base de la jurisprudence grecque ou allemande...

D'un seul coup, face à leur détresse, ce qui est légal m'est apparu tout à fait illégitime. Injuste. Mes discussions avec la famille reflétaient aussi ce sentiment.

À travers eux, je réalisais que le langage juridique, technocratique, s'éloigne du langage des hommes, du cœur et de l'esprit.

À l'audience, j'ai entendu un avocat de la partie adverse dire : « *qu'aucune indemnisation ne saurait ramener cette jeune fille à la vie (et que) la souffrance des victimes ne saurait devenir un critère d'indemnisation.* »

Tout me semblait mis en place pour que le simple citoyen ne comprenne pas ce qui se décide et pourquoi, pour qu'il demeure dans l'ignorance, et subisse.

Cela m'a fait réfléchir.

Ma condition de citoyen impliqué ne comptait pas. En tant qu'interprète, je me sentais impuissant. Je n'étais là que pour assister et traduire. C'est tout.

Tout au long du procès, j'ai ressenti un malaise grandissant. J'avais l'âge de cette jeune femme au moment où elle a perdu la vie. Et dans des circonstances atroces, dont j'apprendrais les détails.

Chaque jour, sous mes yeux, la détresse de son père et de sa mère était plus présente...

Lorsque le verdict est tombé en faveur d'une indemnisation minimale au niveau européen, mon malaise s'est doublé d'une profonde déception.

Les mots secs des juges, les mots durs des avocats de la partie adverse, polluaient mes pensées. Je pensais que si la loi et la jurisprudence n'allaient pas dans leur sens, ils n'auraient jamais pu trancher si sévèrement.

Je me suis mis à écrire.

Je voulais parler d'un homme qui devient meilleur. Mais rapidement, je me suis dit : « *Il n'y a que dans les films qu'on change vraiment, qu'on devient meilleur.* »

Il fallait parler du nord et du sud, de l'appareil judiciaire et des simples citoyens, de leur croyance en l'institution. Du système de Santé, de la valeur de la vie humaine. De la Justice. Et de la lutte contre le profit sans limites.

« L'INTERPRÈTE » est né.

Comme une fable pour parler de la réalité, une évasion pour rentrer à nouveau dans le réel qui me perturbait. Pas par la porte, mais par la fenêtre, comme font les enfants. Par un langage fait à la fois d'imagination et de logique, où tout ne fait qu'un.

VERS LA SOLIDARITÉ

Alexis, le héros de « L'interprète », est un petit-bourgeois confronté à une crise d'honnêteté. Tirailé entre ses aspirations déçues – sa soif cachée de justice et de vérité - et sa révolte empêchée par le conformisme en lui, Alexis se retrouve coincé entre d'un côté, son confort matériel et sa perspective de carrière, et de l'autre, son envie de vivre une vie authentique, plus proche de ses convictions profondes.

Lorsqu'il découvre les grandes injustices que cache l'affaire « Zorbakis » : privatisation des soins de santé, licenciements abusifs, diminution des effectifs, pressions au travail, chantage à l'emploi, sous-effectifs, heures supplémentaires, fraude à la sécurité sociale ; Alexis « s'éveille ».

Les associés seniors de son cabinet n'ont qu'un but : étouffer l'affaire et éviter le procès par une transaction financière.

Mais plus Alexis découvre ce que l'hôpital cache, plus il est pressenti pour rejoindre le club privilégié des associés du cabinet spécialisé dans la défense des compagnies d'assurances, plus son malaise grandit.

Alexis refuse d'abandonner son métier d'appoint, interprète juré (mal payé et avec de gros retards), et c'est précisément ce que sa mère ne parvient pas à comprendre. Pour elle, Alexis a une vie idéale, grâce à sa position au cabinet Louis-Stettner. Mais pour Alexis, ce métier d'interprète est sa « bouée de sauvetage », ce qui lui donne la possibilité de faire quelque chose qui a du sens pour lui : aider les gens.

Autrement, sa vie sociale n'est qu'isolement, individualisme et absence de liens réels avec les autres. Il rêve de projets communs et passionnants, mais sa vie n'est qu'une compétition professionnelle avec des êtres avides de statuts, comme Loïc, dans un monde d'avocats affairistes dont il se rend bien compte qu'il ne partage pas du tout les valeurs. En vérité, il a atterri là pour faire plaisir à son père (angoissé par la précarité qu'il a lui-même connue). Ce père aujourd'hui mort, un spectre qui hante la vie d'Alexis.

En découvrant la vie et la personnalité de Zoé et de sa famille, Alexis se sent l'envie de retrouver ses racines et sa générosité. Il trouve l'audace de changer. De se trouver.

En menant son enquête, Alexis est confronté aux dommages collatéraux subis par la famille Zorbakis, symbole des laissés pour compte de la civilisation de l'abondance et du profit. Car derrière le cas Zorbakis, le problème est colossal : l'hôpital du futur livré à la logique du management privé. Zoé n'est qu'une victime parmi tant d'autres, qui tombent chaque jour.

Lorsque l'ancien cabinet d'Alexis est racheté par son client, une multinationale des assurances. Alexis se rend compte de l'insupportable contradiction qui le hante : jusqu'ici, comme avocat, il défendait des intérêts financiers, privés, et ce faisant, il reproduisait « inconsciemment » un ordre social, qu'en principe, en tant que simple citoyen, Alexis désapprouve en raison des injustices infligées aux plus vulnérables, comme la famille Zorbakis.

L'affaire Zorbakis offre enfin à Alexis une réelle possibilité de changer sa manière de voir le monde et d'agir en conséquence. C'est l'heure de choisir son camp ou, comme disait son père : « de choisir avec qui prendre le train et qui laisser sur le quai. »

Alexis choisit Vicky, l'avocate pro deo de la famille Zorbakis, les personnes lésées. Avec eux, il va cheminer vers sa propre harmonie. Et ce chemin passe par l'empathie et la défense des plus vulnérables.

Dans sa vie privée aussi, Alexis change. Lorsque Vicky lui demande s'il compte avoir des enfants un jour, Alexis confesse d'abord qu'il est « irresponsable d'amener des enfants dans un monde aussi cruel et injuste. » Mais depuis qu'il l'a rencontrée, qu'il a démissionné, qu'il lutte pour ses convictions, Alexis commence à se raviser. Son changement entraîne une nouvelle confiance en l'avenir. Et Alexis finira par devenir père.

En somme, « L'interprète » est le théâtre d'un affrontement bien plus vaste qu'une simple question de punition pénale ou d'indemnisation d'une erreur médicale. C'est l'histoire de la fin qui justifie ou non les moyens. Du respect de la dignité humaine face à l'opportunisme de la logique de marché. De l'homme « unique » face à l'homme « remplaçable ».

POURQUOI « L'INTERPRÈTE » ?

En travaillant, en discutant, le cinéaste Costa-Gavras n'a cessé de me répéter : « Un film, c'est avant tout un spectacle qui ne doit pas emmerder le spectateur. »

« L'interprète » a pour but faire voyager le spectateur au fil de son enquête judiciaire et de le passionner pour son odyssée d'émancipation personnelle, entre deux cultures. De l'imprégner du « regard sur soi » de ce héros biculturel en manque de repères et de valeurs, par les images et les émotions de deux mondes (appareil judiciaire/citoyens, Grèce/Belgique). Son rythme de vie intense, froid, son « langage rationnel » et carriériste, laisse place à la redécouverte d'un monde plus lent, plus sensible, plus empathique, plus humain, incarné par la famille Zorbakis et Vicky, leur avocate. Et d'un « langage du cœur », si peu prisé dans le monde des avocats affairistes et de la justice institutionnelle, à la recherche d'ententes, de justice et de sérénité.

Alexis, l'interprète, est un jeune homme issu de la classe moyenne, qui se pose des questions sur son avenir dans une société changeante, allant vers l'individualisation et la privatisation. Son père, grec, a été déchu de son statut durant la crise. Il s'est suicidé. Sa mère, belge, pensionnée, se maintient à son niveau.

En découvrant les injustices de l'affaire ZORBAKIS, Alexis, insatisfait, tombe dans l'incertitude, la vulnérabilité. Son

existence ne va plus de soi et l'incite à s'interroger sur le sens de sa vie. C'est l'occasion de trouver sa voie, n'en déplaise à sa mère et ses collègues avocats.

Mais à l'ère de « l'État-Entreprise », quand le dogme managérial arraisonne le politique, la santé et la culture, la fonction de divertissement ne saurait suffire.

« L'interprète » se veut un film engagé qui cherche à faire écho à des questionnements de notre temps : Quel est l'avenir de notre système de santé ? Quelle est la valeur d'une vie humaine aujourd'hui ? Peut-on encore combattre l'injustice en étant solidaires ?

Il veut inviter le spectateur à repenser le rapport entre l'humain et l'argent. Car nous le savons désormais : nos démocraties européennes, technocratiques et dépolitisées, sont en crise, donc en danger.

« L'interprète » n'est pas un pamphlet à charge ou à décharge. C'est un film dont l'enjeu est de faire vivre une aventure esthétique et humaine.

POURQUOI DEUX LIGNES NARRATIVES ?

L'enjeu fondamental du scénario consiste à convoquer et impliquer l'imaginaire, l'empathie du spectateur dans les souffrances de deux jeunes gens : Alexis et Zoé.

La transformation progressive d'Alexis est directement influencée par la souffrance de Zoé et de sa famille. Alexis est tiraillé entre d'un côté, sa soif de justice, de vérité, sa révolte empêchée par le citoyen passif qui sommeille en lui, et de l'autre, son obsession pour Zoé, morte injustement dans d'atroces souffrances.

Pour qu'on s'attache aussi à elle, il fallait intégrer une ligne narrative propre à son histoire, à son drame. Ranimer ce supplément de vie et de chair à l'écran et le relier à l'histoire d'Alexis, notre héros fasciné, obsédé par la présence spectrale de Zoé dans sa vie. Il fallait donc croquer le portrait de Zoé, son récit de vie, son itinéraire et surtout, sa parole, qui nous vient d'ailleurs. De Crète, de l'autre extrémité de l'Europe. Pour révéler au spectateur son inconscient, sa sensibilité, cette « grécité » si chère à Michel Dimopoulos. Car ces choses sont communes aux deux personnages. Alexis et Zoé vivent tous deux la double culture, sont tiraillés, à la frontière entre deux mondes, deux traditions.

Concrètement, il s'agit d'entrecroiser les récits, en laissant la priorité au présent de l'action, pour poser la question de la subjectivité des témoignages, d'amener un aspect poétique et une teinte « grecque » au film et une touche personnelle, par des images et des répliques à portée philosophique.

Nul besoin de respecter l'ordre chronologique. Au contraire l'interprète tente de lier la vie de Zoé et celle d'Alexis par un recours à l'émotion. Un peu avant sa démission, son changement de camp, Alexis commence à ressentir « inconsciemment » ce que Zoé ressentait. Quelque chose les lie en dehors des faits et le pousse à enquêter sur l'affaire et sur lui-même.

Alexis comprend les deux parties : la famille grecque et la machine judiciaire. Il a l'habitude de concilier les contraires, comme dans sa propre famille. Le même combat opère en lui. Pour sortir de l'impasse qui fait s'affronter les principes et les hommes, Alexis veut faire la synthèse de ses origines, la synthèse de ce que lui dit son cœur et son esprit, sa raison et son instinct, son passé et son présent. Pour vivre un avenir en paix.

Officiellement, Alexis n'est qu'interprète : le juge lui rappelle constamment qu'il n'est là que pour « traduire fidèlement les conversations entre tiers... » Mais Alexis n'en peut plus de se taire devant les injustices. Son père suicidé à Athènes après qu'un juge grec l'ait exproprié de sa résidence principale en raison de la crise économique, est un spectre qui pèse dans sa vie. De ce fait, Alexis ne supporte plus l'injustice qui pousse les hommes à bout. Il a peur que la misère se reproduise, et ça l'empêche de vivre en paix.

Pour Alexis, l'affaire Zorbakis est son occasion de choisir son camp, de trouver le courage de s'élever contre l'injustice, de se rapprocher des valeurs enfouies au fond de lui et de les partager avec les autres. Avec Vicky, l'avocate de la famille Zorbakis.

Et comme il n'y a pas deux personnes qui reçoivent la même information de façon identique, Alexis veut transcender les filtres culturels et identitaires. Pour fluidifier la compréhension entre les camps, il choisit d'interpréter les dires des uns et des autres.

Alexis veut être un pont qui réconcilie : le nord et le sud, « l'élite et le peuple », le citoyen et l'institution. Un homme sincère, de bon sens. Un interprète.